

QU'EST CE QUE L'INCONSCIENT ?

Francis Martens

Le terme «inconscient» est piégé. Le mot est banal et fait partie du vocabulaire courant. Il est tout aussi banalisé - souvent biaisé - dans son emploi psychanalytique vulgarisé, érodé par une mode qui lui donne un air faussement familier. En fait, il s'agit du concept le plus central de la métapsychologie psychanalytique – cette dernière consistant en un au-delà de la psychologie expérimentale qui touche aux aspects les plus subjectifs et les moins mesurables du comportement humain. Là où la démarche scientifique relève de la construction d'un modèle organisant rationnellement la pluralité de faits observés cliniquement, plutôt que de l'expérimentation sur des objets amputés de leur spécificité aux fins de pouvoir être mesurés et comparés. Si, dans le champ des sciences, rigueur et quantification vont souvent de pair, elles sont loin d'être synonymes (Martens, 2006).

Au sens freudien (Freud, 1900, 1915), et tout particulièrement de la remise au net de la métapsychologie par Jean Laplanche dans son «retour sur Freud» (Laplanche, 1987, 1999,), la notion d'inconscient ne se confond pas avec le champ multiple du non-conscient. Elle est tout aussi éloignée du support neuro-cérébral (inaccessible directement) de la conscience de soi, que des structures linguistiques non conscientes (accessibles à la seule réflexion), lesquelles, en organisant culturellement les catégories de pensée, participent plutôt de ce qu'on appelle métaphoriquement l'«inconscient collectif». Pour la psychanalyse *stricto sensu*, «l'inconscient» - individuel, sexuel, refoulé - est un lieu conceptuel - une construction logique - permettant de rendre compte sans réductionnisme des pulsions, conflits, angoisses, mécanismes de défense, créations et aménagement symptomatiques, qui sont le lot de la «nature humaine». Ceci, en ce qu'elle est par définition vouée à élaborer des compromis entre les exigences pulsionnelles, à la racine de ses raisons de vivre, et les nécessités de la vie collective - impliquant retenue et renoncement - sans lesquelles il n'est pas question de survivre.

Ce que la psychanalyse nomme «inconscient» est le fruit d'un refoulement auto-protecteur portant sur un trop d'excitations «sexuelles» (au sens de la métapsychologie) qu'il faut pouvoir écarter et remiser à l'intérieur de soi, faute de pouvoir autrement y échapper. Ce processus aboutit à une division du sujet et à un fonctionnement psychique consécutif selon deux modes parallèles : le «*processus primaire*» et le «*processus secondaire*». En gros, le processus primaire crée des liens signifiants par simple contiguïté ou similarité entre les éléments qu'il contribue à relier ; il ignore la temporalité (passé, présent, futur), la négation, et n'est pas soumis dès lors au principe de non-contradiction : on le trouve à l'œuvre, par exemple, dans le rêve (Freud, 1900). Le processus secondaire quant à lui est soumis aux règles ordinaires de la logique (on ne peut y dire tout et son contraire) : il correspond au langage symbolique doublement articulé (articulation des sons, articulation des sens) qui permet aux humains de se comprendre sans *trop* de malentendus. Le processus primaire est typique du fonctionnement de l'inconscient et de ses diverses manifestations (les symptômes psychopathologiques, tout particulièrement), mais il peut infiltrer sans difficulté le processus secondaire via la multivocité, l'équivocité et

la plasticité de la plupart des signes employés par convention dans un univers sémiotique donné. Ainsi, Roman Jakobson (le père du structuralisme) s'amusera à intituler «Six leçons sur le son et le sens» un court essai sur *l'essence* du structuralisme (Jakobson, 1976). «Femme folle à la messe, *femme molle à la fesse*», ponctuera de tout temps François Rabelais. En permettant le jeu de mots par-delà la convention normative des significations, la multivocité du signifiant offre au refoulé de multiples accès permettant de contourner les barrières du refoulement. Freud, bien relayé à ce niveau par Lacan, a illustré diverses facettes de ces péripéties dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* ainsi que dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (Freud, 1904, 1905 ; Lacan, 1997). Au fil de son œuvre, il a affiné une première modélisation «topique» de l'appareil psychique (*inconscient, préconscient, conscient*) - c'est-à-dire conçue en termes de «lieux» psychiques - en une seconde topique complémentaire faisant appel aux notions de *ça*, de *moi* et de *surmoi* (répondant *grosso modo* aux rapports à la pulsionalité, à la réalité et à la normativité). Il est à noter que, pas plus que les structures de la langue, la multivocité du signifiant (comme dans le mot *sens*), ou le glissement de signification auquel prête l'homonymie (comme dans *fin*, *faim* et *feint*), ne sont à confondre avec l'inconscient : ils en favorisent simplement les manifestations. De même, si le matériau linguistique offre du signifiant l'exemple le plus achevé, ce dernier est loin de se réduire à ce seul aspect. Par définition, est *signifiant* tout ce qui peut faire *signe*. Il est exclu, autrement dit, que la production du *sens* ne passe pas par les organes *des sens* : rien de moins immatériel que le signifiant. Si la psychanalyse, en tant que pratique clinique, n'intervient pas directement sur le corps, celui-ci n'en n'est pas moins au cœur de sa métapsychologie.

D'un autre côté, si la théorie psychanalytique de *l'inconscient individuel sexuel refoulé* ne relève pas d'un modèle scientifique expérimental, elle n'a rien à voir pour autant avec quelque croyance. À partir d'observations cliniques plus qualitatives que statistiques, elle élabore un modèle rationnel et réfutable qui tente de ne pas sacrifier la complexité à la mesurabilité. C'est là sa limite en même temps que son intérêt. Car, pour peu qu'elle ne lâche pas le fil de la rationalité et soit prête à renoncer à son modèle s'il est infirmé par les faits, elle peut servir d'interlocutrice aux systèmes de pensées qui, d'un autre point de vue, arpentent une partie de son champ. Par exemple, celui de la *mémoire* tel qu'abordé par les neurosciences. Dans les deux cas, il s'agit d'élaborer une logique de la subjectivité : des mécanismes biologiques les plus généraux aux sentiments les plus particuliers pour les neurosciences, des situations vécues les plus intimes aux concepts les plus universels pour la psychanalyse. D'un côté, la dynamique des synapses et des neurotransmetteurs, ainsi que l'expression des gènes selon les contextes ; de l'autre, le corps paralysé de l'hystérique souffrant de réminiscences traumatisantes après-coup. Certes, on ne peut passer sans précaution des *cartes neurales* évolutives selon Damasio (1999, 2003) - qui nous définissent à notre insu - aux formations de l'inconscient selon Freud, telles qu'elles se révèlent dans les symptômes et les rêves. Il s'agit évidemment d'univers épistémologiques différents. Néanmoins, si chacun rend compte à sa façon d'un pan de réalité, il existe forcément entre eux quelque interface. Ici, le champ de la philosophie offre à la pensée de multiples ressources, pour autant qu'il échappe à

l'incantation. Peu de recours donc chez Heidegger, des chemins féconds par contre chez Spinoza – tout particulièrement dans *L'éthique* (1677). Certaines de ses phrases, reprises à son compte par Damasio, pourraient se retrouver dans la bouche de Freud. *L'esprit*, constate Spinoza, *ne se connaît lui-même qu'en tant qu'il perçoit les idées des affections du corps*.

Pour la psychanalyse, la *pulsion*, bien que parfois destructrice (fonctionnant alors sur le mode de la déliaison plutôt que du lien), est à la source du désir de vivre. Elle vient suppléer chez l'homme la déficience de l'instinct (on n'observe, par exemple, chez l'enfant que deux peurs innées : celle provoquée par un bruit violent, celle causée par la perte de soutien ; tout le reste est appris). Il s'agit ici d'un concept limite entre le psychique et le biologique, induit à partir de multiples vécus où s'associent un affect et une représentation (telle rêverie, tel frisson ; telle image, tel émoi). Dans sa clarification du champ freudien, Jean Laplanche (1987) insiste sur le fait que le pulsionnel se développe à partir de «l'implantation» du sexuel en chaque enfant, au fil d'un rapport prolongé au corps des adultes, rapport rendu lui-même nécessaire par l'impotence prolongée des petits d'homme. Nécessairement érotisés, les soins précoces sont émaillés de messages, verbaux et non verbaux, lestés par la pulsionalité inconsciente de ceux qui les émettent (en l'absence d'un minimum d'érotisation des soins, le bébé tombe dans le marasme et voit sa vie menacée : Spitz, 1945). Laplanche souligne le caractère foncièrement asymétrique de la *situation anthropologique fondamentale*. Il s'agit, en effet, de la confrontation d'un enfant – encore dépourvu d'inconscient – aux *messages* des adultes tutélaires déterminés, eux, par leur propre inconscient. Pour la théorie psychanalytique, l'inconscient est spécifiquement constitué par la part refoulée de ce qui du «sexuel» - introduit par le désir inconscient de l'autre – a échappé à la signification. En termes de la théorie freudo-laplanchienne (élaborée dans le sillage de la «lettre 52», adressée par Freud à Fliess, en 1896), il s'agit d'un reste, intraduit par le destinataire, de cette part sexuelle venant lester les messages les plus apparemment fonctionnels. Cette partie, dite «compromise», de messages par ailleurs conscients, est d'autant plus opérante qu'échappant à toute intention délibérée elle déjoue tout examen critique. Impossible pour l'adulte, autrement dit, de ne pas l'émettre ; impossible pour l'enfant, une fois captée, de s'y soustraire. Dans cette perspective, la sexualité est tout autre chose que le versant psychique de l'instinct génésique : elle est activement *transmise par l'autre*. Plus exactement, par la part d'«autre» inscrite en chacun. Il arrive que la transmission soit brutale – inassimilable – donnant lieu, dans ce cas, à la constitution d'îlots intérieurs clivés, susceptibles de devenir persécuteurs du dedans. On parlera alors d'«intromission». Dans une perspective non pathologique, la part sexuelle *exogène* «implantée» des messages que l'enfant n'a pu s'assimiler en les «traduisant», constitue un matériau psychique énigmatique qui continue à faire signe du dedans tout en résistant à la signification. Ce reliquat de séduction, constitutif d'une source d'excitation désormais *endogène*, marque la différence entre la théorie métapsychologique des pulsions et une conception biologisante qui voudrait ne voir, dans le registre pulsionnel, que l'élaboration psychique de l'activité physiologique d'une zone érogène.

«Traduire», dans le contexte freudo-laplanchien, n'est qu'une façon culturellement assistée de maîtriser par la signification ce à quoi on ne peut échapper, et qui sans cela resterait pure excitation. Quel sens, par exemple, donner à l'irruption de la risette et à l'insistance des petits agacements ? Le rapport à l'autre entraîne le bébé, l'enfant, l'adulte, dans un inlassable processus de traduction-détraduction-retraduction, bénéficiant de l'assistance fournie par chaque culture (selon ses grammaires, mythes, rites, comptines, histoires, jeux, coutumes, prescrits, interdits). Ce processus est propre, notamment, à traduire en «garçon» ou en «fille» la différence anatomique entre les sexes. Il est typique également de ce qui se passe dans une cure psychanalytique - avec ou sans divan - pour peu que la dimension inconsciente y soit mobilisée. Il est particulièrement présent dans le travail du rêve, chargé d'une inlassable navette entre les pôles du système inconscient-préconscient-conscient. Du moins en ce qui a trait à l'appropriation sélective de ce qui a été «implanté», car en cas d'«intromission» le refoulement est pris de cours. Comme à Tchernobyl, pour ne pas sombrer dans le chaos, on ne peut qu'enclaver dans l'urgence ce qui met en danger : les éléments menaçants demeurent intacts mais sont maintenus dans l'isolement. Ici, *la division psychique du sujet* entre conscient et inconscient ne dispose plus de l'interface sophistiquée ni de la protection souple du préconscient (tempérant les turbulences du dedans aussi bien que les irrptions du dehors). Elle bénéficie encore moins de l'élaboration et de l'arsenal défensif constamment renouvelés, caractéristiques du cycle *refoulement-retour du refoulé* dont témoigne l'activité onirique. Ici, *c'est l'inconscient lui-même qui se voit clivé* de par la coexistence, sans quasi d'interaction, entre *une part refoulée* et *une part enclavée*. Relativement récente, cette conception d'un inconscient «amental» (ou «enclavé», selon Laplanche qui a adopté le concept) a été introduite par Christophe Dejours en 2001. Elle permet notamment de donner un cadre à la clinique foisonnante des somatisations et des agir impulsifs (déferlement émotionnel meurtrier, par exemple). En effet, n'étant l'objet d'aucune élaboration, isolé par une protection rigide, ne disposant d'aucune échappatoire, un élément enclavé garde sa puissance traumatisante intacte. Que survienne, depuis le monde extérieur, un élément homologue à la première intrusion, et c'est l'explosion ou l'implosion. Le mécanisme de défense propre au régime de l'«enclavement» est le *déni* (ou rejet ; *Verwerfung*), alors que le «refoulement» se caractérise plutôt par la *dénégation* (ou démenti ; *Verneinung*). On peut illustrer par une analogie ces deux modes d'évitement : ainsi, pour éviter une rencontre désagréable, il est possible de changer de trottoir et faire semblant de n'avoir rien vu – précisément parce qu'on a reconnu la personne qu'il s'agit d'éviter (*Verneinung*). Dans le récit d'un rêve, cela pourrait donner : «J'ai rêvé de cette femme aux cheveux poivre et sel, mais ce n'est pas ma mère» – autrement dit, cette personne m'a fait penser à elle. Du côté *déni*, c'est plus radical : entrevoyant sur ma route cette personne qui m'est odieuse, j'en abolis aussitôt la *perception* et continue mon chemin tout droit – au risque de la heurter et d'avoir à me défendre contre cette «soudaine agression». Ce suspens de la perception peut paraître exagéré, mais il n'en est rien. Un déni de grossesse (rapporté par Liliane Daligand, qui conjugue médecine légale et psychanalyse ; 2004) en offre un exemple frappant : une jeune femme, issue d'un rapport incestueux, arrive au terme de sa grossesse sans en avoir jamais rien perçu, le médecin lui-même n'y a vu goutte ; elle met son enfant au

monde, mais bientôt ne supporte plus ses cris ; lui arrivant de l'extérieur, ils la confrontent à l'irruption d'une altérité insupportable qu'elle pouvait dénier tant qu'elle se confondait avec son propre corps ; elle abolit soudain cette *intrusion* – vécue comme un viol - en maintenant la main sur la bouche du bébé qui ne tarde pas à mourir. L'échec du déni, le démantèlement du clivage auto-défensif, débouchent souvent sur une violence impulsive. Sans le secours de la métapsychologie, on reste démuné face à un tel fait-divers. Les notions d'effet traumatique différé, d'inconscient enclavé, de séduction, d'intromission - leur commun rapport à l'intrusion - permettent de lui donner sens. Confrontées à l'obsession contemporaine de l'abus sexuel, ces mêmes notions font comprendre, par-delà tout avatar biographique, qu'il y a structurellement place chez chacun pour un fantasme de séduction – qu'il s'avère souvent malaisé dès lors, pour le juge ou le clinicien, de faire la part entre réalité psychique et réalité tout court.

Freud a plusieurs fois rappelé qu'il ne faisait que donner forme rationnelle à des thèmes qui nous hantent depuis la nuit des temps. Dans son cheminement, il s'appuie sur ce que la psychopathologie lui révèle à gros traits, pour déchiffrer progressivement ce qui est inscrit au filigrane de tous les humains. Il cartographie une réalité familière à chacun, reflétée dans les mille facettes de l'art, mais jamais théorisée avant lui. Au départ, il pense que l'inconscient, tout comme le refoulement, est un trait pathologique propre à la névrose hystérique. Dans chaque cas, il repère, dans l'enfance, une séduction sexuelle traumatisante dont l'effet ne se manifeste qu'après-coup. Sur cette pierre d'angle, il bâtit l'essentiel de sa théorie de la mémoire. Au fil du temps, nuancé sa première approche, il relativise la séduction perverse. La notion d'une réalité psychique individuelle inconsciente, intrinsèquement conflictuelle, quelquefois auto-traumatisante, finit par l'emporter. Il n'abandonne jamais pour autant le registre de la séduction. Dans son œuvre, le *sexuel* se différencie de plus en plus du sexué, du génital, du génésique, et bien sûr du genre. La sexualité n'y apparaît pas comme un donné naturel. Sous l'empire de l'autre, chaque partie du corps, chacune de ses fonctions, peut s'érotiser. Plus rien, chez l'homme, n'est simplement biologique. Entre les confins de la culture qui nous habite, l'assortiment des gènes qui forment notre héritage, les interactions biochimiques qui nous traversent, les désirs qui nous animent, il n'y a manifestement pas plus d'homogénéité que de solution de continuité. Mais si la rigueur ne peut déboucher que sur l'interdisciplinarité, en fait c'est le réductionnisme qui domine. La science se voit ordinairement confondue avec la technologie, et il n'est de progrès dans l'imagerie médicale qui ne soit pris un temps pour le dévoilement du mystère de la vie. Autant pourtant, il est captivant de saisir la variabilité d'un élément nouveau (comme la sérotonine) dans le décours d'un phénomène complexe (comme la dépression), autant il est aventureux de s'imaginer avoir cerné par là le fond du problème. Tout le monde ne tient pas ce discours. N'empêche que nombre de médias nous tartinent quotidiennement les neurones d'ocytocine, de dopamine, de vasopressine, pour nous déniaiser ès mécanismes du coup de foudre, de l'amour, de l'attachement, de l'infidélité – au risque d'un saut épistémologique périlleux (roulement de tambour) entre le comportement du campagnol mâle du Middle West (*microtus ochrogaster*) et celui du jeune cadre zurichois (*homo sapiens*). On rêverait

d'un débat pointu entre la psychanalyse et les neurosciences. Cela nous vaudrait sans aucun doute de passionnants échanges autour de *l'effet placebo* et de son inquiétant cousin *l'effet nocebo* (à noter que, sur un demi siècle de recherches expérimentales, partout dans le monde, on rencontre 33% en moyenne d'effet placebo, souvent très stable, toutes pathologies et toutes thérapeutiques confondues). Mais ce débat n'a pas lieu où seraient conviées la biologie des émotions et la *métapsychologie du transfert et des pulsions*. Il n'a pas lieu car dans le champ où il serait le plus nécessaire - celui de la pratique clinique - ni les neurosciences, ni la psychanalyse ne sont en réalité convoquées. À ce niveau, le bagage neuroscientifique n'apparaît plus que sous forme d'applications pragmatiques, et de dialogue entre des généralistes chargés de tester des molécules et des firmes pharmaceutiques soucieuses de les commercialiser. Comme l'a relevé Philippe Pignarre (2008), la *psychiatrie biologique* relève ici du trompe-l'œil : c'est l'industrie qui mène la barque, quitte pour se vendre à inventer (comme dans le DSM-IV) un florilège de nouveaux désordres et maladies (Lane, 2009). Bien qu'ayant hérité d'un vieux lexique psychiatrique, la clinique psychanalytique, pour sa part, ne rencontre jamais que des *souffrances*, des conflits, des solutions boiteuses de «moindre mal». La notion de *maladie* lui est foncièrement hétérogène.

Née au XIX^{ème} siècle, d'une théorisation des séquelles de la séduction infantile et de la prise au sérieux du dire des hystériques, la clinique psychanalytique s'attache à l'élucidation et à la remise en jeu des scénarios qui nous pilotent à notre insu. Ceux-ci se trament, on l'a vu, dès avant notre conception dans le champ de forces des désirs qui président à notre naissance. Cliniquement, la «cure» sert à nous affranchir des répétitions générées par les images, les idées, les mises en scène inconscientes, qui minent, par-delà toute volonté consciente, notre univers relationnel. Conceptuellement, la théorie psychanalytique se distingue des approches de la psychologie, de la psychiatrie, de l'anthropologie, de la philosophie, par sa notion d'*un système inconscient* - propre à chaque individu - progressivement constitué, dès le début de la vie, sous l'empire du refoulement. L'inconscient, au sens de la psychanalyse, n'a donc rien à voir, redisons-le, avec les systèmes simplement non-conscients qui déterminent, eux aussi, nos façons d'être et de penser. Du point de vue psychanalytique, le refoulement constitutif de l'inconscient porte électivement sur le *sexuel*, étant entendu que ce dernier - qui englobe tout le champ de la pulsion, de l'amour, de la haine - déborde largement, on l'a souligné, l'acception commune du terme, et ne se rapporte que peu au sexué, au génésique, au génital. Encore moins au genre qui ne vient que polariser culturellement la différence anatomique des sexes. Historiquement, la théorie de l'inconscient s'est constituée, chez Freud et les post-freudiens, au fil de nombreux tâtonnements, le champ se prêtant mal à l'objectivation, plus mal encore à l'expérimentation. Le matériau clinique, en effet, est largement polysémique, son ordonnancement variable, ses éléments difficilement comparables. La postérité freudienne dès lors (Ferenczi, Klein, Winnicott, Bion, Lacan, ...) est loin de parler d'une seule voix, tandis que Freud lui-même n'est pas exempt de réactions auto-immunes qui viennent attaquer du dedans - sur un mode tantôt biologisant, tantôt mythologisant - une œuvre largement auto-analytique. La rationalité métapsychologique résiste mal, en outre, à la transmission incestuelle de

la psychanalyse (de psychanalyste à psychanalysant, dans le vase clos de sociétés rivales) qui excelle à confondre débat d'idées et parade identitaire. Sans oublier des pratiques cliniques frisant parfois la maltraitance, comme Ferenczi l'avait noté dès 1932. *Le livre noir de la psychanalyse* (2005), bien qu'excessif et confondant trop souvent épistémologie et ragot, n'a pas surgi, faut-il le dire, comme un lapin d'un divan (voir Anne Millet, 2010). Les psychanalystes, pour paraphraser Nietzsche à propos des chrétiens (en apparence assez peu «sauvés»), n'ont pas souvent l'air très «psychanalysé».

À l'horizon de cette notice sur l'inconscient, l'œuvre de Jean Laplanche. Dans le sillage de Ferenczi, aiguillonné par Lacan, affranchi bientôt de toute orthodoxie, ce psychanalyste a consacré son œuvre à un retour critique sur les textes freudiens dans leur version originale. Il en a dégagé progressivement la gangue et le stuc pour faire apparaître - avec une grande clarté - par-delà les méandres et même les apparents reniements de Freud, la logique interne, les lignes de force, la spécificité anthropologique, les implications cliniques – bref, le socle sur lequel une conceptualisation doit reposer pour prétendre au label freudien. Dans sa clarification du champ psychanalytique, Laplanche (1987, 1992, 1999, 2007) insiste sur la défaillance de l'instinct, le primat de l'autre, le fait que le pulsionnel est implanté en chaque enfant au fil d'un rapport prolongé au corps des adultes. C'est de ce tissu relationnel que surgissent, d'une même pulsation, le sexuel et l'inconscient. *L'esprit humain ne perçoit les corps extérieurs comme existant en acte que par les idées des affections de son propre corps*, ponctue Spinoza (1677). Ce qui n'empêche l'esprit individuel de s'étendre aussi loin que le réseau socio-culturel dont il émerge, précise George Herbert Mead (*L'esprit, le soi et la société*, 1934). L'œuvre de Freud ouvre sur ces deux horizons.

Métaphorisé en terme de lieu, *l'inconscient* ne correspond à aucune localisation mais à une fonctionnalité à la fois défensive et constitutive du psychisme. À la manière des «trous noirs» en physique, il échappe à l'observateur et ne se laisse logiquement concevoir qu'à partir de ses effets. Il s'agit donc d'une construction conceptuelle révoquant, pour autant qu'il se trouve un modèle scientifique plus sobre pour rendre compte, avec autant de nuances, des richesses et précarités de l'«âme humaine».

Francis Martens, 2010

RÉFÉRENCES

- Daligand L., *L'enfant et le diable*, l'Archipel, Paris, 2004
- Damasio A., «L'esprit est modelé par le corps» (entretien), *La Recherche*, n°368, 2003
- Damasio, A., *Le Sentiment même de soi : corps, émotions, conscience*, Odile Jacob, Paris, 1999

- Dejours, C., *Le corps, d'abord*, Payot, Paris, 2001
- Ferenczi, S., [1932] Confusion de langue entre les adultes et les enfants, *Psychanalyse IV*, Payot, Paris, 1982
- Freud, S., Breuer, E., [1895], *Études sur l'hystérie*, PUF, Paris, 1956
- Freud, S., [6 décembre 1896], *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, PUF, Paris, 2006
- Freud, S., [1900], L'interprétation des rêves, in *Œuvres Complètes, IV*, PUF, Paris
- Freud, S., [1904], *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, Paris, 1963
- Freud, S., [1905], *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, Paris, 1930
- Freud, S., [1905], Trois essais sur la vie sexuelle, in *Œuvres Complètes, VI*, PUF, Paris
- Freud, S., [1915], Métapsychologie, in *Œuvres Complètes, XIII*, PUF, Paris
- Freud, S., [1920], Au-delà du principe de plaisir, in *Œuvres Complètes, XV*, PUF, Paris
- Freud, S., [1930], Le malaise dans la culture, in *Œuvres Complètes, XVIII*, PUF, Paris
- Jakobson R., *Six essais sur le son et le sens*, Minuit, Paris, 1976
- Lane C., 2007, *Shyness : how normal behavior became a sickness*, Yale University Press
[*Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions*, Paris, Flammarion, 2009]
- Lacan J., *Les formations de l'inconscient (Séminaire, livre V, 1957-1958)*, Seuil, Paris, 1997
- Laplanche J., *Vie et mort en psychanalyse*, Flammarion, Paris, 1970
- Laplanche, J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, PUF, Paris, 1987
- Laplanche J., *La révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, 1992
- Laplanche J., *Entre séduction et inspiration : l'homme*, PUF, Paris, 1999
- Laplanche, J., L'après-coup, *Problématiques VI*, PUF, Paris, 2006
- Laplanche, J., *Problématiques (volumes I à VII)*, PUF, Paris, 1980-2006
- Laplanche J., *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, PUF, Paris, 2007
- Laplanche J., Pontalis J-B., *Vocabulaire e la psychanalyse*, PUF, Paris, 1967
- Martens F., «Psychanalyse et science. Sur le zinc avec Karl Popper ou de l'inconvénient d'accommoder les fraises comme les échalotes», *Psychiatrie Française*, n° 3, 2006
- Mead G. H., *Mind, Self, and Society*, University of Chicago Press, Chicago, 1934
- Meyer C. (éd.), *Le Livre noir de la psychanalyse*, 2005, Paris, Les Arènes
- Millet A., *Psychanalystes, qu'avons-nous fait de la psychanalyse ?*, Seuil, Paris, 2010
- Pignarre Ph., *La cigale lacanienne et la fourmi pharmaceutique*, 2008, Paris, EPEL
- Spinoza, B., »1677], *L'éthique*, Folio, Gallimard, 2007, Paris
- Spitz, R. A., «Hospitalism : an inquiry into the genesis of psychiatric conditions in early childhood», *Psychoanalytic Study of the Child*, 1, 1945